

FRANCOFONIA

*Studi e ricerche
sulle letterature di
lingua francese*

75

Autunno 2018

Simenon et l'Italie

Olschki



Editore

FRANCOFONIA

Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese

Fondatore: Liano Petroni

Direttore responsabile: Maria Chiara Gnocchi

Vicedirettore: Paolo Budini

Direzione e redazione: Carminella Biondi, Giuseppina Brunetti, Paolo Budini, Bruna Conconi, Maria Chiara Gnocchi, Carmelina Imbroscio, Romain Jalabert, Nadia Minerva, Patrizia Oppici, Alba Pessini, Elena Pessini, Jean-François Plamondon, Hugues Sheeren, Agnese Silvestri, Valeria Sperti, Ilaria Vitali, Franca Zanelli Quarantini.

Comitato scientifico: Silvia Albertazzi (Bologna), Jacques Allard (Montréal), Paul Aron (Bruxelles), Bruno Blanckeman (Parigi), Pierre Brunel (Parigi), Beïda Chikhi (Parigi), Jacques Chevrier (Parigi), Ousmane Diakhaté (Dakar), Lise Gauvin (Montréal), Samia Kassab-Charfi (Tunisi), Jean-Marie Klinkenberg (Liegi), Maurice Lemire (Québec), Roger Little (Dublino), Alain Mabanckou (Los Angeles), Anna Paola Mossetto (Torino), Lilian Pestre de Almeida (Rio de Janeiro), Martin Rueff (Ginevra), Jean-Yves Tadié (Parigi), Sergio Zoppi (Torino).

Segreteria di redazione: Enrico Guerini, Ilaria Vidotto

Progetto grafico: Luciano Moruzzi

Direzione e redazione: Dipartimento di Lingue, Letterature e Culture Moderne, via Cartoleria 5, 40124 Bologna, tel. (+39) 051.209.71.65, fax (+39) 051.26.47.22 (e-mail: francofonia.rivista@unibo.it)

Edizione, distribuzione e amministrazione: Casa Editrice Leo S. Olschki - Casella postale 66 - 50123 Firenze, tel. (+39) 055.65.30.684, fax (+39) 055.65.30.214 (e-mail: periodici@olschki.it) - c.c.p. 12.707.501.

Tutti gli articoli proposti per la pubblicazione sono valutati tramite doppio referaggio anonimo (doppio cieco). Almeno uno dei due lettori è esterno alla redazione e al comitato scientifico.

Tous les articles reçus pour publication sont évalués en double aveugle. L'un des deux lecteurs au moins n'est pas membre de la rédaction ou du comité scientifique de la revue.

Fondata nel 1981, « Francofonia » è una rivista semestrale dedicata alle letterature europee ed extra-europee di lingua francese, pubblicata con il contributo del Dipartimento di Lingue, Letterature e Culture Moderne (LILEC) dell'Università di Bologna.

Fondée en 1981, « Francofonia » est une revue semestrielle consacrée aux littératures – européennes et d'ailleurs – de langue française, qui paraît grâce à la contribution du Département de Langues, Littératures et Cultures Modernes (LILEC) de l'Université de Bologne.

75

Autunno 2018

Anno XXXVIII

FRANCOFONIA

*Studi e ricerche
sulle letterature di
lingua francese*

Simenon et l'Italie

sous la direction de
Laurent Demoulin et Hugues Sheeren

Olschki  Editore

Sommaire / Indice

	p.
<i>En souvenir de Brigitte Soubeyran</i>	3
LAURENT DEMOULIN, HUGUES SHEEREN, <i>Introduction</i>	5
CECILIA CENCIARELLI, <i>Avant-propos : à la recherche de Georges Simenon, à Bologne</i>	11
BERNARD ALAVOINE, <i>Le commissaire Salvo Montalbano : un Maigret italien ?</i>	17
MARCO BIGGIO, ANDREA DERCHI, <i>Couvertures simenoniennes</i>	33
LAURENT DEMOULIN, <i>La double filiation des Italiens d'Amérique dans les « romans durs » de Simenon</i>	49
LAURENT FOURCAUT, <i>Le Train de Venise. Sauter du train en marche ou è pericoloso sporgersi</i>	67
MARINA GEAT, <i>Georges Simenon et Federico Fellini : ces mystérieuses synchronicités...</i>	83
PAUL MERCIER, <i>Souvenirs d'Italie et propos sur l'actualité dans les écrits autobiographiques de Georges Simenon</i>	101
HUGUES SHEEREN, <i>Présence ou absence de Simenon dans le contexte scolaire italien</i>	119
MAURIZIO TESTA, MURIELLE WENGER, <i>Simenon-Simenon, quand une bibliographie se construit en ligne</i>	139
 Inédits / Inediti	
JEAN-BAPTISTE BARONIAN, <i>Et l'Italie dans tout cela ?</i>	153
 Comptes rendus / Recensioni	
M. GEAT, <i>Simenon e Fellini. Corrispondenza/Corrispondenze – Simenon et Fellini. Correspondance/Correspondances</i> (F. Zanelli Quarantini)	161
A. GENON, I. GRELL (dir.), <i>Lisières de l'autofiction. Enjeux géographiques, artistiques et politiques</i> (C. Imbroscio)	163
V. JAGO-ANTOINE, <i>Dire et (contre)faire. Jean de Boschère, imagier rebelle des années vingt</i> (J. Robaey)	166
E. SPARVOLI, <i>Proust costruttore melanconico. L'irrealizzabile progetto della Recherche</i> (L. Vidotto)	168
 Notes de lecture / Schede	173



LA DOUBLE FILIATION DES ITALIENS D'AMÉRIQUE DANS LES « ROMANS DURS » DE SIMENON

LAURENT DEMOULIN

À Géraldine (sans sa tante)

Préambule gentiment philosophique

Dans une célèbre conférence consacrée à David Hume, Gilles Deleuze explique la position de ce philosophe des Lumières écossaises quant à la grande question qui a animé son siècle, le XVIII^e, à savoir : « L'homme est-il bon ? ». On sait que, alors que la plupart des philosophes du temps, mus par leur foi dans le progrès, considéraient que l'être humain est une bête sauvage et qu'il revient à l'éducation de le civiliser grâce aux fameuses lumières de la raison et des arts, Jean-Jacques Rousseau fit scandale en affirmant, au contraire, que l'homme est naturellement bon et que la société corrompt ses mœurs, notamment, ce qui est peu souligné, en raison des lois du langage. Les convictions de Hume étaient plus nuancées, et, partant, peut-être plus intéressantes : il considérait que l'être humain est capable de sympathie pour son prochain, mais que cette sympathie ne s'exerce qu'à l'intérieur d'un cercle bien défini et qu'au-delà de celui-ci les autres sont ressentis comme des ennemis potentiels qu'il convient, le cas échéant, d'attaquer : « L'homme n'est pas égoïsme, il est partialité »,¹ résume Deleuze. Le rôle de ce que Hume appelle le « législateur » consiste alors à élargir le cercle

¹ G. DELEUZE, « Artifice et société dans l'œuvre de Hume » (extrait d'une émission sur « La nature humaine selon Hume », RTF, « Connaissance de l'homme », diffusée le 23 mai 1956), dans *Anthologie sonore de la pensée française par les philosophes du XX^e siècle*, Paris, Frémeaux & Associés/INA, 2003, CD 3. Il n'existe, à ma connaissance, pas de version écrite publiée de cette passionnante conférence. Ce court résumé la simplifie sans doute à outrance : que mes amis philosophes me le pardonnent !

le plus possible, de manière à étendre la sympathie et à surmonter la partialité. On voit bien, en effet, en quoi telle ou telle option politique élargit ou rétrécit l'espace commun, en direction de la fraternité ou, au contraire, de la haine de l'Autre (xénophobie, sexisme, homophobie, etc.). Ce n'est pas tout : Hume, explique Deleuze, a défini les trois conditions qui permettent aux individus de considérer les autres comme appartenant à leur cercle : la ressemblance (les amis), la proximité (les voisins) et la filiation (la famille). Là où cette théorie devient fascinante, c'est que ces trois possibilités rejoignent les trois types d'associations d'idées qui définissent, selon Hume, le fonctionnement universel de l'esprit humain : comme il l'explique dans son ouvrage le plus célèbre, *Enquête sur l'entendement humain* (1748), dans le flux continu de notre pensée, une idée en appelle une autre en fonction ou bien d'une ressemblance ou bien d'une contiguïté ou bien encore d'une relation de cause à effet – la ressemblance renvoyant à l'amitié, la contiguïté au voisinage et la causalité à la filiation.

Nous voilà *a priori* loin de Simenon et de ses rapports avec l'Italie. Peut-être pas tant que cela. La question morale, à travers le thème de la culpabilité, se pose sans cesse au cours des 192 romans du père de Maigret. Le titre d'un des meilleurs d'entre eux, *Lettre à mon juge*, pourrait à cet égard surplomber – comme *La Comédie humaine* celle de Balzac ou *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* celle de Zola – l'ensemble de son œuvre. En outre, le thème du cercle de Hume s'avère éclairant pour commenter deux romans « américains » de Simenon qui se focalisent sur des membres de la communauté italienne outre-Atlantique. Qu'en est-il en effet de la proximité et de la filiation une fois que l'on a quitté sa patrie d'origine ? La formation même du cercle de sympathie s'en trouve, semble-t-il, altérée, ce qui perturbe la conscience morale des personnages.

Un nouveau dans la ville

Les deux « romans durs » qui mettent en scène des Italo-Américains sont *Un nouveau dans la ville* (écrit à Tucson en 1949 et publié aux Presses de la Cité en 1950) et *Les Frères Rico* (écrit à Lakeville en 1952 et publié la même année aux Presses de la Cité). Dans les deux cas, il est question de bandes criminelles qu'il ne s'agit pas de trahir.

Le premier de ces deux romans se déroule tout entier dans l'espace clos d'une petite ville du nord des États-Unis, non loin de la frontière canadienne. Charlie, un barman d'origine napolitaine né à Brooklyn, y observe un de ses clients, Justin Ward, un homme refermé sur lui-même arrivé depuis peu dans la ville et ne frayant avec personne. L'étrangeté du « nouveau » suscite un malaise généralisé : « On ne l'aime pas – écrit Charlie à son sujet, dans une lettre adressée à son ami Luigi – On n'a aucune confiance en lui. Il est là, dans mon bar, aussi étranger qu'un poisson dans un bocal. Et cependant on ne prononce pas un mot en sa présence sans se demander ce qu'il en pense ».² Comme le note le rédacteur qui s'est penché sur ce roman dans *L'Univers de Simenon*, c'est sans doute à cause de ce Justin Ward que « le "Yougo", un marginal pittoresque, prend conscience qu'on le tolère parce qu'il donne aux autres une bonne idée d'eux-mêmes ».³ Il s'ensuit une crise de violence inhabituelle de la part du marginal en question. Luigi, le correspondant de Charlie, apprend bientôt que Ward a dénoncé à la police son patron, un chef de gang, responsable du meurtre d'un certain Antonetti. Les informations que Luigi donne en retour à ses informateurs vont avoir pour conséquence l'assassinat du nouveau dans la ville. Charlie, informé de l'affaire, se garde de prévenir son client et de l'encourager à fuir. Et Julia, la femme de Charlie, qui a probablement deviné bien des choses, ne réagit pas non plus. Après que quatre détonations se sont fait entendre dans la rue, elle n'a jeté « qu'un coup d'œil distrait vers le tas sombre qu'on voyait affalé au bord du trottoir, avec la blancheur d'une main qui pendait dans le ruisseau ».⁴

Les deux types de cercles auquel Charlie appartient sont ici en cause : le « nouveau » non seulement dérange le cercle de la contiguïté spatiale (la petite ville), mais en plus, en dénonçant son patron, il a brisé, sans le savoir et par ricochet, de loin, le cercle

² G. SIMENON, *Un nouveau dans la ville* (1950), dans *Tout Simenon*, 4, Paris, Omnibus, 2002, p. 69.

³ M. PIRON (dir.), avec la collaboration de M. LEMOINE, *L'Univers de Simenon, Guide des romans et nouvelles*, Paris, Presses de la Cité, 1983, p. 153. La plupart des résumés de romans qui constituent cet ouvrage ont été rédigés par des étudiantes et des étudiants qui suivaient alors les cours de Piron en Philologie romane à l'Université de Liège. Puisque leurs noms n'apparaissent pas dans le volume (comme il était de coutume à l'époque), j'évoque « le rédacteur » sans plus de précision. Notons que ces résumés anonymes sont reproduits sur Internet dans les pages *Wikipédia* consacrées aux différents romans de Simenon.

⁴ G. SIMENON, *Un nouveau dans la ville*, *op. cit.*, p. 110.

causal, celui de la famille au sens large, qui renvoie à l'origine italienne, assimilée ici implicitement au monde interlope des gangs – même si la mafia n'est pas nommée en toutes lettres. Par ailleurs, l'italianité de Charlie est très ténue, comme l'indique son prénom américanisé – contrairement à celui de Luigi, son ami. Et le barman n'appartient que de très loin à l'univers de la pègre : il se contente de prendre des paris clandestins. Il est « tout ce qu'il y a de plus régulier »,⁵ explique Luigi à de vrais malfrats. Il s'agit donc d'un lien doublement faible : d'une part, Simenon évite d'associer trop directement italianité américaine et mafia et, d'autre part, Charlie « n'était pas un immigré de fraîche date. [...] Il s'appelait Moggio, mais il était né à Brooklyn et n'avait jamais vu Naples, d'où son grand-père était venu ».⁶ Néanmoins, la ténuité de ces liens n'empêche le cercle d'exister, en sorte que ceux qu'il enserme ressentent comme ennemie mortelle toute personne qui le menace, à tort ou à raison.

La question morale s'en trouve fortement conditionnée. Il est clair que, si l'on réfléchit de façon absolue, la peine que subit Ward, c'est-à-dire la peine capitale, paraît tout à fait disproportionnée par rapport aux maux qu'il cause (le malaise) ou a causés (la trahison au profit de la Justice d'État). En face de ce simple gêneur, nous avons affaire à une bande de vrais assassins, le patron dénoncé étant lui-même responsable d'un meurtre.

Le personnage de Charlie, sur lequel la plupart des pages du roman sont focalisées, appartient donc à deux cercles de sympathie : le cercle de la proximité (la petite ville) et celui de la causalité (lié à ses origines italiennes). L'intrus dérange à la fois la plénitude de chacun des deux cercles : c'est pourquoi sa mort est vécue comme une libération. Les quelques lignes qui suivent la description de son cadavre donnent à penser que tout rentre enfin dans l'ordre : « Alors du seuil [Julia] lui montra sur le trottoir son mari qui passait dans la lumière de chez Goldman, tenant un enfant dans chaque main ».⁷

On voit ici que, si la question morale se pose dans les romans de Simenon, c'est essentiellement à travers le prisme des personnages. Aucun moralisme transcendant ne vient condamner quiconque : le narrateur hétérodiégétique ne porte guère de jugement sur cette sombre affaire et nul ne sait ce qu'en pense l'écrivain. Il s'agit donc de romans moraux dépourvus de moralisme. De manière

⁵ *Ibid.*, p. 103.

⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁷ *Ibid.*, p. 111.

générale, Simenon se garde d'ailleurs de rendre explicite la leçon de ses romans : au dernier moment, il refuse, par exemple, de poser un diagnostic sur les maux dont souffre son personnage. Jean-Louis Dumortier emploie, à cet égard, la notion de « réticence » pour désigner un « phénomène artistique, [une] subversion subtile de l'esthétique réaliste et/ou [...] une attention que ne dissipe pas le souvenir des chemins de compréhension déjà tracés ».⁸

Eddie, l'aîné des frères Rico

Eddie Rico présente plusieurs points communs avec Charlie Moggio : lui aussi porte un prénom anglo-saxon suivi d'un patronyme italien (on indique au début du roman qu'il se prénomme Joseph) et il entretient également un lien plus ou moins lâche avec une « organisation » criminelle. Même si ce n'est pas son grand-père, mais son père, qui a quitté l'Italie, plus précisément la Sicile, il est lui aussi né à Brooklyn, où il a grandi. Cependant, d'une part, le thème de l'italianité est davantage examiné dans *Les Frères Rico* que dans *Un nouveau dans la ville*, et, d'autre part, l'identité d'Eddie est beaucoup plus trouble et ses appartenances bien plus complexes que celles de Charlie, tant sur le plan psychologique que professionnel ou géographique. Pour toutes ces raisons, il m'a semblé préférable de concentrer l'analyse sur ce second roman, beaucoup plus riche et plus fort que le précédent. Il nous faut cependant commencer par la fastidieuse étape du résumé. Que celles et ceux qui connaissent bien ce livre se dispensent de lire le paragraphe qui suit.

Eddie Rico, au départ du récit, à l'instar de nombreux personnages de Simenon, se présente comme un homme tranquille, presque sans histoire – ou feignant d'être tel. Il a quitté Brooklyn et s'est installé en Floride dans une maison cosvue. Propriétaire d'un commerce de gros de fruits et de conserves, il est toujours bien habillé, aime la quiétude et vit avec sobriété : fait rare chez Simenon, Eddie ne boit pas d'alcool et il refuse de se rendre dans une « petite boîte en sous-sol [...] où les femmes dansent à poil ».⁹ Il est

⁸ J.-L. DUMORTIER, « Éditorial », dans ID. (dir.), *Sens et réticence dans les romans de Simenon*, Traces, n. 21, 2014, p. 7.

⁹ G. SIMENON, *Les Frères Rico* (1952), illustré par LOUSTAL, Paris, Omnibus, 2015, p. 113. Dorénavant, quand je renverrai à ce roman de Simenon, j'indiquerai le numéro de page entre parenthèses dans le corps du texte.

marié (avec Alice) et est père de trois filles, Christine, Amélia et Lilian (dite Babe). Son casier judiciaire est vierge : la police n'a jamais relevé ses empreintes digitales. Pourtant, Eddie appartient à une importante organisation criminelle. Mais cette face cachée de sa vie sociale n'entame en rien sa tranquillité d'esprit : c'est presque comme un fonctionnaire, en bonne entente avec le shérif, qu'il rackette les détenteurs de machines à sous de la région. Sa philosophie consiste à obéir à l'organisation en se contentant de sa place, sans rêver de monter en grade brutalement :

Eddie avait toujours suivi la règle. Sid Kubic [un de ses supérieurs] le savait [...]. Les autres au-dessus de lui devaient le savoir aussi. [...] Il était calme, ponctuel. Jamais il n'avait réclamé plus que sa part. [...] Et, en près de dix ans, il n'y avait pas eu un coup de feu, pas une campagne de presse. (p. 62-63)

L'organisation lui a donc donné une forme de « règle » : loin d'être du côté du crime, elle est, aux yeux d'Eddie, du côté de la Loi – une loi à laquelle il obéit scrupuleusement, ce qui lui a toujours réussi. « À l'école, il avait été bon élève. » (p. 61) Il l'est également au sein de l'organisation.

Ses deux frères, Gino et Tony, ne peuvent en dire autant. Ils sont peu scolarisés et ont pris dans l'organisation de beaucoup plus grands risques : Gino y opère comme tueur et Tony sert de chauffeur durant les mauvais coups.

Trois événements concomitants brisent, le même jour, la tranquillité chère au cœur d'Eddie : il est convoqué par deux de ses supérieurs dans l'organisation (Boston Phil, dont il se méfie, et Sid Kubic), il reçoit une lettre de sa mère et il rencontre dans la rue son frère Gino, qui ne devait normalement pas du tout se trouver dans les parages. Grâce à sa mère, à son frère et à sa connaissance des « affaires » via la presse, il parvient à comprendre de quoi il est question avant même de se rendre à son rendez-vous avec ses supérieurs. Ses frères ont participé plusieurs mois plus tôt, chacun dans son rôle habituel, à un double meurtre, qui aurait dû, comme d'habitude, être classé sans suite par la police. Mais Tony, le plus jeune frère, est tombé amoureux de Nora, une jeune « bourgeoise » (p. 45), qu'il a épousée, et qui, paraît-il, est enceinte de ses œuvres. Or, le frère de Nora a parlé à la police. Quant à Tony et à sa Dulcinée, ils ont disparu – ce qui signifie probablement que le plus jeune des frères Rico, transfiguré par l'amour, a décidé de quitter le monde du crime : il « s'est rangé » (p. 45).

Sid Kubic, le supérieur d'Eddie, qui a été sauvé jadis par la mère de ce dernier, lui donne pour mission de retrouver son frère avant le FBI et de l'encourager à partir au loin, par exemple en Sicile, où les Rico ont encore de la famille. L'essentiel, insiste Sid, est que Tony ne parle pas.

Grâce à des informations qu'il obtient du père de Nora et de sa propre mère, mais aussi grâce à des souvenirs de famille, Eddie retrouve la trace du disparu – on comprend que nul autre que lui dans l'organisation n'aurait pu procéder à la même enquête.

La confrontation entre les deux frères est très douloureuse : Tony accuse Eddie de l'avoir vendu à l'organisation, dont les hommes ne vont pas tarder à l'assassiner. Eddie répète les propos de Sid, qui lui a seulement demandé de mettre son frère cadet à l'abri de la police, au loin, en Sicile. Mais Tony n'est pas dupe et il ne veut pas croire que son frère l'ait été :

Il n'est pas impossible qu'ils t'aient chargé de la proposition que tu m'as faite [...]. Seulement, tu savais fort bien que ce n'était pas ça qu'ils voulaient. Tu as compris, depuis le début, qu'ils n'ont pas envie de me voir passer la frontière. (p. 169)

Quand il regagne l'hôtel où il est descendu, Eddie est attendu par un certain Mike, qui appartient à l'organisation. Et qui, après plusieurs heures d'attente douloureuse, l'oblige à téléphoner à Tony pour lui dire que les tueurs sont là, en effet, autour de la ferme où il se cachait. S'il ne sort pas seul et sans arme, s'il ne se précipite pas vers ses assassins, sa femme et ses amis vont être également massacrés. Tony s'exécute. La dernière scène voit Eddie rentrer chez lui et regagner son foyer tranquille. Elle se clôt sur cette phrase : « Il avait tant, tant travaillé, depuis la boutique de Brooklyn, pour en arriver là » (p. 207).

Coupable ?

Aux yeux de Tony, Eddie savait pertinemment qu'il était suivi et que, en retrouvant la trace de son frère, il le livrait *ipso facto* aux tueurs partis à ses troussees. Tony dispose de solides arguments pour justifier ses accusations : son frère, qui n'est pas naïf, connaît les mœurs de l'organisation et il s'est toujours montré très docile vis-à-vis de ses supérieurs.

Qu'en est-il de cette culpabilité ? L'avis des lecteurs du roman est moins tranché que celui de Gino. Tous les points de vue se ren-

contrent. Selon l'auteur du résumé des *Frères Rico* dans *L'Univers de Simenon* de Maurice Piron, Eddie a été manipulé par Sid Kubic : « Eddie se méfie d'autant moins que les propos de ses deux chefs concordent avec ce que lui a dit Gino [...]. Eddie a été filé sans qu'il le sache ».¹⁰ Dans la critique littéraire de l'époque, assez pauvre, on rencontre un commentateur qui estime que « [m]algré lui, pris dans l'impitoyable engrenage du gang, Eddie doit devenir le Judas et le Caïn de ses frères » ;¹¹ un autre qui écrit que le malheureux héros « sait de plus en plus qu'il va livrer [son frère] aux tueurs et il ne peut s'empêcher de les conduire [vers sa cachette] »¹² et un dernier qui le voit entrer dans « ce rôle affreux de Judas dont il est sourdement conscient ».¹³

Comme cette diversité d'opinion le prouve, Simenon laisse volontiers planer un doute quant à la culpabilité de l'aîné des frères Rico. Durant ses voyages à travers l'Amérique, Eddie a bel et bien l'impression, à plusieurs reprises, d'être suivi, mais il ne sait par qui au juste et il n'en tire aucune conclusion. Face aux accusations de Tony, il jure qu'il dit la vérité quant à sa mission. Et il précise : « Je ne serais pas venu s'il en avait été autrement » (p. 167). Mais, au fur et à mesure qu'avance la confrontation, il se défend toujours plus mollement, laissant à son frère le monopole de la parole. Le narrateur hétérodiégétique, qui se focalise sur Eddie tout au long du roman, se garde longtemps de commenter ce point. Ce n'est que lorsque l'aîné des frères Rico se trouve enfermé dans sa chambre d'hôtel face au terrible Mike que la question est abordée de front :

On s'était servi de lui pour retrouver Tony. Il ne s'était jamais fait d'illusion, avait cherché son frère du mieux qu'il pouvait, avait joué le jeu. Au fond, il avait toujours su que Tony n'accepterait pas de s'en aller et que, d'ailleurs, on ne le laisserait pas partir.

Gino, lui aussi, l'avait compris. Et Gino avait franchi la frontière. C'est encore ce qui étonnait le plus Eddie, lui donnait un sentiment de culpabilité. (p. 196)

¹⁰ M. PIRON (dir.), *L'Univers de Simenon*, op. cit., p. 169.

¹¹ J. FANGEAT, « Les Frères Rico de Georges Simenon », dans *Le Dauphiné Libéré*, 9 avril 1953, article consultable au Fonds Simenon de l'Université de Liège.

¹² H. DOYELLE, dans *Nord Éclair*, 28 mars 1953, article sans titre consultable au Fonds Simenon de l'Université de Liège.

¹³ J. BLANZAT, « Les Frères Rico de Georges Simenon et *Touchez pas au griski* d'Albert Simonin », dans *Le Figaro*, 21 mars 1953, article consultable au Fonds Simenon de l'Université de Liège.

A priori, le narrateur donne ici raison aux pires soupçons de Tony. Toutefois, son propos est plus nuancé qu'il y paraît à première vue. Notons, d'abord, que, même à ce moment-là, alors que l'assassinat est imminent, Eddie ne réalise pas tout à fait l'ampleur de sa propre trahison ; sa culpabilité n'est pas pleine : elle se détourne de Tony pour se diriger vers Gino. Ensuite et surtout, deux petits mots permettent à Simenon de nuancer le propos et d'ouvrir une brèche dans les certitudes du lecteur : « Au fond ». Que signifie ici cette expression ? Il me semble qu'elle indique qu'Eddie *savait sans savoir qu'il savait*, c'est-à-dire qu'il savait *inconsciemment*, au sens où cet adverbe renvoie à l'inconscient freudien. Simenon s'est vivement intéressé à la psychanalyse, certes pas à Lacan, mais bel et bien à Freud et à Jung¹⁴ et il lui est arrivé de faire seconder son commissaire Maigret par un éminent psychiatre.¹⁵ Mais nul besoin de sortir du texte pour défendre cette lecture psychanalytique du roman. Peu avant de retrouver son frère, Eddie fait en effet un rêve révélateur, que Simenon prend le temps de raconter en détail. Au départ, Eddie s'y souvient d'une poupée que, dans la réalité, il avait volée, enfant, à une petite fille. Le songe s'écarte très vite du réalisme en métamorphosant la poupée en question en son jeune frère :

Tony était exactement de la même matière spongieuse que la poupée, du même gris terne, et il était évident qu'il était mort.

– Tu m'as tué ! disait-il en souriant.

Pas fâché. Pas amer. Il parlait sans ouvrir la bouche. Il ne parlait pas réellement. Il n'y avait pas de sons, comme dans la vie, mais Eddie n'en percevait pas moins les mots.

– Je te demande pardon, répondait-il. Entre.

C'est alors qu'il constatait que son frère n'était pas seul. Il avait amené leur père comme témoin. Et leur père était de la même matière inconsistante, avec, lui aussi, un sourire très doux. (p. 134)

Ensuite, selon la logique spatiale propre aux rêves, Eddie se retrouve soudain à Brooklyn chez ses parents, face à une sorte de tri-

¹⁴ Voir à ce sujet, entre autres, P. MERCIER, « Simenon et Freud », dans *Traces*, n. 4, 1992, p. 59-96 ; C. NEYS, « Simenon et la psychanalyse : une rencontre manquée ? », dans *Traces*, n. 14, 2003, p. 281-294 et, ici même, l'article de L. Fourcaut, « *Le Train de Venise*. Sauter du train en marche ou *è pericoloso sporgersi* », p. 67-82.

¹⁵ Voir mon article « Le névrosé dépressif de *Maigret tend un piège* », dans J. VAN BEVEREN (dir.), *Littérature, langue et didactique. Hommages à Jean-Louis Dumortier*, Namur, Presses Universitaires de Namur, « Diptyque », 2015, p. 319-339.

bunal : sa mère joue le procureur et l'accuse fermement : « Eddie a tué son frère ! disait-elle d'une voix forte » (p. 135). Le public présent dans la pièce se montre hostile à son égard, à l'exception de Sid Kubic, qui demeure neutre et impuissant, à l'instar d'un Ponce Pilate mafieux. Le seul soutien d'Eddie lui vient, étrangement, de Tony et de son père : « Tony l'approuvait. Il était plutôt de son côté. Son père aussi » (p. 137). Durant tout le rêve, Eddie est incapable de se défendre parce qu'il n'arrive pas à savoir *comment* il a tué son frère.

Au réveil, l'aîné des frères Rico se sent mal, mais il ne cherche pas à tirer d'enseignement de son cauchemar. Il essaie plutôt de se changer les idées.

Son inconscient est donc mieux au courant que sa conscience du vrai sens de sa mission : c'est un assassinat. Mais l'élaboration secondaire du rêve lui a permis, tout en assumant sa culpabilité, de se dégager partiellement de celle-ci : les deux personnes les plus importantes à ses yeux, c'est-à-dire son père (nous y reviendrons) et sa victime, ne l'accablent nullement, et semblent même l'approuver. Et lorsqu'il affrontera Tony dans la réalité, il se souviendra de son rêve (p. 169) et aura le sentiment d'avoir déjà vécu la scène (p. 174) sans pour autant se sentir atrocement coupable.

En un sens, selon sa propre vision du monde, Eddie n'est en effet que partiellement coupable dans la mesure où il est pris dans un dilemme moral profond.¹⁶ S'opposent en lui ses deux appartenances principales : la famille et l'organisation. S'il avait choisi Tony, il serait coupable vis-à-vis de sa hiérarchie. Cependant, comme le note Jean-Louis Dumortier dans son commentaire de ce roman, ce « dilemme apparaît seulement en filigrane de l'angoisse qu'éprouve le protagoniste ». ¹⁷ C'est que le triste héros a refoulé ce qu'« au fond », inconsciemment, il savait très bien : il a choisi l'organisation et participe activement à l'assassinat de son frère. Sa vraie famille est donc incarnée par l'organisation, comme le lui suggère Tony quand il lui déclare avec une féroce ironie : « Ils t'ont annoncé que ton frère était un traître en train de déshonorer la famille » (p. 168).

¹⁶ Un critique de l'époque, qui ne signe pas son article, déclare que « *Les Frères Rico* peut paraître cornélien » (*Qui détective*, 16 mars 1953).

¹⁷ J.-L. DUMORTIER, « *Les Frères Rico* et *Le Jour de la chouette*. Ébauche d'une comparaison », dans D. BAJOMÉE, L. CURRERI (dir.), *Per un racconto dello scacco. Simenon e Sciascia venticinque anni dopo/Pour un récit de l'échec. Simenon et Sciascia vingt-cinq ans après*, Cuneo, Nerosubianco, « Le Bandiere », 2015, p. 29.

Lecture autobiographique ?

Le lecteur qui est un tant soit peu au courant de la biographie de Simenon aura deviné quel était l'arrière-fond autobiographique de ce roman écrit après la guerre. Comme l'explique succinctement Jean-Louis Dumortier :

Quand on est familier de l'écrivain, il n'est, par ailleurs, pas trop aventureux de soutenir que l'écriture de cette histoire-là ait pu avoir, pour Simenon lui-même, une vertu d'exorcisme et peut-être, en outre, un effet émoullent sur son sentiment de culpabilité. En effet, quelques années auparavant, en 1947, Simenon a appris la mort de son frère Christian. Celui-ci s'était compromis avec les nazis durant la guerre, il constituait donc, durant l'épuration, une menace pour la carrière du romancier et ce dernier avait facilité l'engagement de son cadet dans la légion étrangère. Aver-tie par Georges, la mère le rend responsable du décès de son fils préféré.¹⁸

Il serait possible de poursuivre dans la voie ébauchée par Jean-Louis Dumortier, par exemple en soulignant le fait que Georges, comme Eddie, se sentait plus proche de son père (mort trop tôt) que de sa mère : mais cet aspect autobiographique oblique n'est pas plus notre objet ici qu'il ne l'était dans l'article de notre collègue. Ce qu'il nous importe à présent d'observer, c'est le système complexe des appartenances et des cercles de sympathie du personnage principal du roman *Les Frères Rico* et non le passé de son auteur.

Les cercles de proximité : appartenance nationale-géographique double et restreinte

Eddie pourrait être défini, *a priori*, comme un Italo-Américain, mais cela laisserait entendre qu'il se sent à la fois américain et italien et que ces deux origines, celle du pays d'où est venu son père et celle du pays où il est né, se marient avec profit pour former une nouvelle identité, à la fois plurielle, unique et identifiable. Ainsi, deux cercles de proximité selon Hume auraient fusionné afin d'élargir leur circonférence et auraient ainsi étendu le rayonnement de la sympathie. Cette fusion semble possible : elle est sans doute le fait de la mère des frères Rico, née à Brooklyn elle aussi. C'est en tout cas ce que donne à penser son écriture : « elle mélangeait l'anglais et l'italien, écrivant les mots de l'une et l'autre langue avec une or-

¹⁸ *Ibid.*

thographe personnelle » (p. 16). Eddie croise d'autres exemples de ces métis culturels sur son chemin : il devine que tel jeune homme de seize ans est un Italien de Brooklyn « car ses traits et son expression lui étaient familiers » (p. 122).

Mais, dans le for intérieur d'Eddie, le mariage ne semble pas avoir eu lieu : les deux identités sont comme juxtaposées et, loin de s'élargir, elles paraissent toutes deux restreintes *a priori*.

Le cercle américain ne concerne nullement le pays tout entier : Eddie ne se sent même pas originaire d'une ville, mais seulement d'un quartier : Brooklyn. La preuve qu'il s'agit bien d'un cercle fermé tel que défini par Hume, c'est qu'Eddie ressent comme des ennemis ceux qui n'en font pas partie : « S'il se méfiait de Boston Phil, s'il entretenait plutôt de l'aversion à son égard, c'est qu'il n'était pas de Brooklyn » (p. 125).

Eddie a le même genre de réaction quant aux origines italiennes : Alice sa femme est non seulement de Brooklyn, mais également « de souche italienne, comme lui, car, avec une autre, il ne se serait pas senti à son aise » (p. 21) et lorsqu'il apprend par Gino que Tony s'est marié, sa première question est de savoir si sa nouvelle belle-sœur est italienne (p. 34). Comme ce n'est pas le cas, lorsqu'il rencontrera Nora, il la considérera spontanément comme « une étrangère » (p. 167). Quant à ce Boston Phil, dont il se méfie parce qu'il ne vient pas de Brooklyn, on apprend de lui que « [c]e n'était pas un Italien. Il était très brun et devait avoir du sang espagnol dans les veines » (p. 72).

Cependant, si les deux cercles restreints fonctionnent à merveille dans le sens de l'exclusion (tout ce qui est en dehors est hostile), la sympathie interne s'avère tout à fait défailante, et cela tant en ce qui concerne Brooklyn que les origines italiennes.

D'une part, Eddie a quitté son quartier natal pour la Floride : « À Brooklyn il ne s'était pas senti chez lui » (p. 125) et quand il y retourne, le narrateur note qu'« on aurait dit qu'il avait honte » (p. 109). D'autre part, s'il a des élans vers l'italianité, ceux-ci sont vite réfrénés. Sur ce sujet, Simenon ne se montre nullement explicite : tout passe par la symbolique du vin, plus précisément du chianti, et de la nourriture. Ainsi, en Floride, quand il mange des spaghettis avec Alice au restaurant, il déclare « avec une pointe de nostalgie : "Cela ne vaut pas ceux de Fasoli" » (p. 113). Mais quand, de passage à Brooklyn, il se rend chez Fasoli, il est amèrement déçu : « On lui servit son spaghetti avec une sauce très relevée dont l'odeur l'écoeura. Il n'avait plus faim, devait se forcer pour

manger » (p. 116). La conclusion est fatale : « il se sentit [...] étranger » (p. 117). Le chianti ne passe pas mieux : Eddie se force à en boire chez sa mère (p. 102), sans plaisir. Il en ingurgite un autre verre lors de la fameuse confrontation avec Tony, mais ce sera pour le vomir peu après (p. 175) !

Finalement, le véritable cercle de sympathie auquel appartient Eddie ne contient peut-être que sa femme et ses trois filles. Mais rien n'est moins sûr. Eddie se demande dès le début ce que ses enfants pensent de lui (p. 54) et l'on sait qu'il « parlait peu de ses affaires » (p. 21) à Alice. En outre, le nœud conjugal qui l'attache à celle-ci semble se déréaliser au cours de son voyage : « Il ne s'était jamais senti aussi seul. Même Alice devenait moins réelle » (p. 125).

Finalement, le cercle de proximité d'Eddie ne semble renfermer qu'une seule personne : lui-même.

Le cercle de l'organisation et le chevauchement des trois premiers cercles

Dans le chef de l'aîné des frères Rico, le cercle circonscrit par l'organisation, qui devrait correspondre à celui de la ressemblance (des amis, des compères), fonctionne également davantage dans le sens de l'exclusion que de l'inclusion. Il est clair que ceux qui n'en font pas partie sont des ennemis. Et, jusqu'à ce que son propre frère soit menacé, Eddie n'a pas l'air d'être le moins du monde écoeuré moralement par les assassinats que l'organisation perpète pour protéger son bon fonctionnement. Cela lui paraît normal. S'il n'a pas de sang sur les mains, c'est, *a priori*, parce qu'il préfère les petites actions tranquilles, sans danger, qui conviennent à sa place de fonctionnaire docile : Tony le comparera d'ailleurs « à un employé de confiance, une sorte de chef de rayon ou d'adjudant » (p. 168).

Néanmoins il ne se sent pas pour autant tout à fait à l'aise dans l'organisation, se méfie de Boston Phil, et s'est installé à l'écart, en Floride, loin de son centre névralgique. Là aussi, il est fort seul. Sa position est donc ambivalente, par rapport à l'organisation comme par rapport à Brooklyn ou à ses origines italiennes : il rejette chaque fois ceux qui n'en font pas partie sans pour autant appartenir pleinement lui-même à aucun de ces trois cercles pourtant faciles à définir.

Une ambiguïté supplémentaire nuance le récit en ceci que ces trois cercles sont en partie autonomes, en partie interdépendants. On a vu que certaines personnes, particulièrement la mère, établissent des liens entre l'origine italienne et Brooklyn. Il en va de même par

rapport à l'organisation. Elle s'est constituée à Brooklyn et est liée, dans l'esprit du lecteur, au cliché de la mafia italienne, même si Simenon se garde d'employer le mot « mafia » et s'il distingue historiquement l'organisation fictionnelle du récit de celles qui l'ont précédée dans le réel au temps glorieux de la prohibition. Certes, ses membres sont de diverses origines (espagnole, canadienne, polonaise...) et, si l'on apprend, au détour d'une phrase, que le grand chef est tout de même italien (il se nomme « Vince Vittori », p. 144), Eddie ne le rencontrera jamais. Il n'en reste pas moins que le lien entre l'italianité et l'organisation sous-tend discrètement le récit.

En effet, à nouveau, la mère des frères Rico symbolise le chevauchement entre les trois cercles : elle est mi-brooklynienne mi-italienne et non seulement tout à fait au courant des pratiques de l'organisation, mais agissant elle-même de façon frauduleuse, comme Eddie l'apprend chez Tony : « Je parie que tu ignores encore qu'elle rachète les objets volés par les jeunes gens qui fréquentent sa boutique » (p. 170). De plus, quand Eddie était enfant, elle a sauvé la vie de Kubic, alors qu'elle était précisément enceinte de Tony... que Kubic fera assassiner des années plus tard (p. 44).

Ces chevauchements partiels ne font qu'augmenter la confusion identitaire d'Eddie.

Le cercle causal : la famille

Reste le cercle familial. Là aussi, Eddie est ambigu. Certes, il fait bel et bien partie du clan des Rico : sa mère lui écrit, Gino fait un long détour pour lui parler, etc., mais il se sent différent de ses frères. Le narrateur le souligne à plusieurs reprises : « Il ne pouvait pas prévoir les réactions de Gino. Ils étaient trop différents l'un de l'autre » (p. 144) ; « Il y avait toujours existé une différence entre lui et ses frères, qu'il s'agît de Gino ou de Tony » (p. 166). Qui plus est, sa mère lui fait moins confiance qu'à ses cadets (p. 104). Cette ambiguïté se lit particulièrement durant la scène à l'hôtel quand Eddy assiste impuissant, sous le regard du terrible Mike, à la mise en place du traquenard qui va coûter la vie à Tony. Le narrateur précise : « parfois l'envie lui prenait d'ouvrir la bouche pour leur crier : "Mais c'est mon frère !" Il ne le faisait pas » (p. 195).

D'où vient cette différence entre Eddie et le reste du clan ? Le roman ne répondra jamais à cette question, mais ouvre la voie à une nouvelle explication de type psychanalytique. Les particula-

rités d'Eddie viennent, en effet, probablement d'un épisode traumatique de l'enfance. Ce triste héros a assisté à la mort par balle de son père, tué par accident lors d'un règlement de compte qui visait en fait Kubic. Et c'est précisément à ce moment-là que sa mère, au lieu de se précipiter vers le corps de son mari agonisant, a sauvé le malfrat.

Or Cesare, le père d'Eddie, victime innocente du banditisme, aurait dû lui faire détester l'organisation. Il incarnait en effet d'autres valeurs telles que la modestie et l'honnêteté. Bien plus, son italianité était plus pure : il n'était pas né à Brooklyn comme sa femme, mais à Taormina, en Sicile. À travers Cesare se laisse deviner une autre Italie, une Italie honnête, tranquille, laborieuse, incarnée par un père *intègre* ayant éprouvé des difficultés à *s'intégrer*, un père portant le prénom d'un empereur romain, un père qui a été victime par accident des règlements de compte de l'Italie pervertie de Brooklyn.

Par certains aspects, Eddie se sent proche de son père et cette proximité l'écarte du reste du clan : « il lui semblait qu'il existait plus de points communs entre lui et Cesare Rico qu'entre ses frères et leur père » (p. 145). Ces points communs sont décrits de façon explicite : « paisible [...] une zone de calme [...] entourait [Cesare]. Eddie aussi était calme » (p. 146). À ces ressemblances, on pourrait ajouter ceci : cet homme délicieux était dominé par sa femme, comme Eddie l'est par l'organisation : « Elle était plus forte que lui. Il était clair que c'était elle qui commandait, dans le ménage comme dans le magasin » (p. 146).¹⁹

Mais Eddie ne s'est pas rangé complètement du côté du père, puisqu'il est en partie lié à l'organisation criminelle qui a causé sa mort violente. On pourrait défendre l'idée selon laquelle l'aîné des frères Rico a inventé une forme de compromis névrotique en s'inscrivant dans le cercle de l'organisation, qui renvoie à sa mère, tout en adoptant, vis-à-vis de ses supérieurs, une attitude qui ressemble à celle de son père. Il aurait ainsi trouvé une sorte d'équilibre, que la fuite de Tony fait voler en éclats. Dans ce contexte, il n'est en tout cas pas

¹⁹ Notons qu'il s'agit là d'un trait fréquent dans l'œuvre de Simenon. Jacques Dubois le souligne : « Les mères sont abusives, les pères défaillants, les épouses conventionnelles » (J. DUBOIS, B. DENIS, « Introduction », dans G. SIMENON, *Romans*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 2003, p. XLVIII – ce paragraphe de cette impressionnante introduction est de la main de Jacques Dubois). Cette description, que Dubois désigne comme très fréquente dans la plupart des « romans durs », correspond en tous points au *Frères Rico*.

étonnant de lire que, lors de son rêve, son père était son allié (puisqu'il a agi en suivant son exemple de loyauté) et sa mère son accusatrice.

Mais, même si Tony n'avait pas changé de bord, cet équilibre n'était-il pas de toute façon un peu fragile ? S'il s'en sortait, Eddie transmettait peut-être à ses filles son propre déséquilibre, dans la mesure où il n'avait trouvé, pour rester debout, qu'une solution précaire et fragile sans vraiment résoudre le problème initial : il avait attaqué les symptômes sans s'en prendre à la maladie même, qu'il ne faisait que refouler. Il s'en suit une espèce de rupture entre lui et ses filles. On a déjà vu qu'il se demandait ce que ses deux aînées pensaient de lui (p. 54). Plus troublante, à cet égard, est la cadette, Lilian dite Babe. La petite fille angoisse toute la famille par ses retards cognitifs, car, alors qu'elle a trois ans, elle ne parle pas encore : « À peine disait-elle quelques mots mal formés » (p. 10). La question n'est jamais approfondie, mais elle revient régulièrement, que ce soit sous la plume de sa grand-mère paternelle (p. 21), lors de la brève rencontre avec Gino (p. 33), ou lorsque son père lui dit au revoir avant de parcourir le pays pour remplir sa terrible mission (« [Eddie] se demanda si elle parlerait un jour », p. 54). Cet enfant qui partage avec son père le privilège de ne pas être appelée par son vrai prénom échappe donc au langage : elle rompt par conséquent toutes les amarres symboliques et induit une rupture dans les processus de filiation et de communication intergénérationnelle. Là où son père a cherché une solution de compromis, privilégiant, par rapport aux cercles de sympathie dans lesquels il a grandi, une mise à distance, ambiguë et prudente, Babe-Lilian refuse tout héritage et représente symboliquement, à l'échelle de sa petite personne, un terminus dans l'histoire de la famille Rico.²⁰

Conclusion

On pourrait donc définir la problématique qui ronge Eddie Rico comme un trouble des cercles de sympathie de Hume selon Deleuze. Trouble double : d'une part, Eddie souffre d'une forme d'ambiguïté dans son attachement à chacun des cercles auxquels il appartient

²⁰ Il est toujours délicat d'établir un diagnostic au sujet d'un personnage de fiction, surtout quand on n'est ni médecin ni psy. Notons cependant qu'outre le fait qu'elle ne parle pas, Lilian présente une insensibilité à la douleur physique, qui rassure à tort sa mère. Celle-ci raconte à son mari au téléphone : « Babe s'est brûlée au doigt ce matin en touchant au poêle, mais ce ne sera rien. Elle n'a même pas pleuré » (p. 120). L'absence de langage associée à ce trait fait songer à l'autisme.

et, d'autre part, ces cercles sont partiellement contradictoires entre eux. Or le héros malheureux s'avère incapable de faire appel à un législateur transcendant, à une morale ou à une religion qui l'aiderait à prendre du recul et à choisir entre ses appartenances partielles. Il est tout entier conditionné par ces cercles qui lui indiquent, indépendamment de l'éthique, quels hommes peuvent vivre et quels hommes sont condamnés à mort. Le cercle constitué par l'organisation l'incite au fratricide, le cercle familial lui donne envie de crier : « Mais c'est mon frère ! ». Si l'organisation l'emporte finalement, c'est en fonction d'un choix inconscient et non d'une mûre décision.

En ce sens, Eddie Rico s'écarte quelque peu du héros simenonien par excellence, dont Jacques Dubois décrit en ces termes le destin : à la faveur ou non d'un événement, un individu s'avise de ce qu'il a perdu la conviction nécessaire à la pratique du jeu social ; il va devoir assumer le doute dans lequel il est plongé par un « passage à l'acte » qui le fait glisser à une autre vie, de solitude et d'étrangeté.²¹

Il s'agit d'une variante sur ce thème, la spécificité d'Eddie Rico tenant dans le fait qu'il ne passe pas à l'acte et qu'il n'assume nullement ses doutes. Il se laisse porter. Mais un événement précis plonge en effet dans la solitude : il est sans cesse animé désormais par un sentiment d'étrangeté existentiel qui l'écarte de son univers social (et familial).

Ce trouble, on l'a vu, trouve sans doute son origine dans le traumatisme causé par l'assassinat du père pris contre son gré et par hasard dans un conflit concernant l'organisation criminelle. Mais peut-être est-il possible d'élargir le propos. On sait que, dans l'univers de Simenon, les individus qui changent de classe sociale rencontrent rarement la félicité. C'est ainsi, en tout cas, que le sociologue Bernard Lahire décrit la loi de la plupart des romans de notre auteur : La morale, terrible de fatalisme, des histoires semble être qu'on paye toujours très cher (on tue ou on est tué, on vit un mal-être, une souffrance ou une crise permanente) le fait de sortir de la condition sociale dans laquelle on a bâti la grande partie de ses repères, de ses manières de voir, de sentir et d'agir.²²

N'en va-t-il pas de même en ce qui concerne l'exil et l'immigration ? Dans *Les Frères Rico* comme dans *Un nouveau dans la ville*

²¹ J. DUBOIS et B. DENIS, « Introduction », *op. cit.*, p. XLVI.

²² B. LAHIRE, « La sociologie implicite de Georges Simenon », *Simenon et son siècle*, *Traces*, n. 14, 2003, p. 135.

l'italianité n'est nullement problématique *en soi* : elle ne croise le banditisme, l'anomie, l'étrangeté et la mort que parce qu'elle est transplantée aux États-Unis. La morale de ces deux romans serait à cet égard à la fois déterministe et conservatrice : le malheur de Cesare et de ses descendants seraient d'avoir quitté la Sicile. Mais il ne s'agit que d'une hypothèse de lecture. Répétons-le : Simenon – et c'est là une de ses forces – ne livre jamais la morale explicite de ses romans.

Résumé – En se basant sur les cercles de sympathie de Hume tels que les définit Gilles Deleuze, l'auteur analyse la complexité des systèmes d'appartenance dans lesquels se meuvent des personnages américains d'origine italienne dans deux romans de Simenon, *Un nouveau dans la ville*, qui n'est envisagé que succinctement, et *Les Frères Rico*, chef-d'œuvre qui est ici analysé en détail. Les thèmes de la fraternité, des origines, de l'italianité, du banditisme, de l'exil se croisent, formant un écheveau narratif et psychologique qui éclaire la complexité de la question identitaire.

Abstract – Based on Hume's circles of sympathy as defined by Gilles Deleuze, the author analyzes here the complexity of the systems of belonging in which American characters of Italian origin move in two novels of Simenon, *A stranger in the city*, which is only briefly envisioned, and *The Brothers Rico*, a masterpiece which is analyzed in detail here. The themes of fraternity, origins, Italianity, banditism, exile intersect, to prove the complexity of the question of identity.

L'auteur – Laurent Demoulin enseigne la littérature à l'Université de Liège et officie comme conservateur au Fonds Simenon. Il a dirigé un *Cahier de l'Herne* consacré à Simenon et trois numéros de la revue *Textyles* : un *François Jacqmin* (avec Gérard Purnelle), un *Jean-Philippe Tous-saint* (avec Pierre Piret) et un *Eugène Savitzkaya*. Il a fait paraître les recueils de poèmes *Filiation* (Le Fram, 2001), *Trop tard* (Tétras Lyre, 2007, prix Marcel Thiry), *Même mort* (Le Fram, 2011), *Ulysse Lumumba* (Le Cormier, 2014), *Palimpseste insistant* (Tétras Lyre, 2014) et *Poésie (presque) incomplète* (L'Herbe qui tremble, 2018) et l'essai « *Une rhétorique par objet* » : *les mimétismes dans l'œuvre de Francis Ponge* (Hermann, 2011). Il a en outre co-signé avec Jean-Marie Klinkenberg *Les Petites Mythologies lié-geoises* (Tétras Lyre, 2016) et avec Jacques Dubois *Tout le reste est littérature* (Impressions nouvelles, 2018). Son roman, *Robinson* (Gallimard, 2016), a obtenu le prix Rossel en 2017.